BICYCLETTRES

JEAN-ACIER DANÈS

BICYCLETTRES

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIVe*

ISBN 978-2-02-137913-6

© ÉDITIONS DU SEUIL, JANVIER 2018

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Souvent [...] j'ai accompli de délicieux voyages, embarqué sur un mot dans les abîmes du passé, comme l'insecte qui posé sur quelque brin d'herbe flotte au gré d'un fleuve.

Honoré de Balzac, *Louis Lambert*

Pour célébrer mes dix-huit ans et l'été qu'ils annonçaient, j'ai conduit ma bicyclette vers des lectures que j'affectionne – ou leurs auteurs, pour l'humanité indélébile dont ils ont fait preuve. Cela m'est apparu simplement comme un bon socle pour entrer dans l'âge adulte. Durant deux ans, au cours d'une série d'aventures à travers le pays, pédaler a signifié rendre visite à mes écrivains, à mes œuvres préférées, à un pays qui depuis mon enfance m'attirait. Sur des impulsions parfois sporadiques, à la grâce de voyages pleins d'aléas et de rencontres, j'ai voulu écrire ces pages comme un carnet de voyage, riche d'un désir que la littérature avait fait naître. Voici onze chapitres, autant que de vitesses sur Causette, le surnom donné à ma bicyclette, qui racontent ces périples et leurs nombreux apprentissages.

I

La salle d'eau

À Sète (Hérault), depuis Lyon.
Mai 2015.

Hier soir, sur la tombe de Paul Valéry à Sète, je me suis souvenu des matins où je quittais la maison à bicyclette pour observer la mer. J'étais enfant, ma bécane était rouillée et elle craquait. C'était un bon vélo, que je retrouvais avec bonheur à chaque vacances. Dix années plus tard dans l'Hérault, seule la baie me paraît avoir changé. Comme dans mon enfance, il n'a été question que d'un geste simple : enfourcher le vélo et aller, pour regarder la mer. Comme si la légèreté de parvenir à la lisière de l'eau salée dégrippait mes rouages.

À la rencontre de la région je ressens à nouveau cette allégresse enfantine propre au pédalage. Les cheveux au vent précèdent le corps élancé. Supporté par la machine, le corps se libère de son poids et l'esprit accueille la flânerie. Elle s'installe et remplace progressivement la recherche

d'une performance. Une sorte de bain de l'errance dans lequel l'entrée se fait plus ou moins confortablement (un peu comme dans une baignoire que l'on apprivoise), et où seuls résident les sensations d'un spectacle continuel.

Il faut dire que dans l'enceinte du cimetière marin on se sent lové comme dans sa propre salle d'eau. Il est même difficile de s'en extirper. La pierre est chaude, les bruits sont adoucis, la palette de bleu est colorée. Après la route à bicyclette, soit une lecture de plusieurs centaines de kilomètres d'un front de mer à un autre, je découvre à l'abri tout un monde dans le vent des peuples : la Méditerranée. Dans cette mer, il y a une fosse. Les spectateurs qui y dorment sont Jean Vilar, que j'ai déjà un peu salué sur la route d'Avignon, Brassens, qui m'accompagne de temps à autre dans mes cacophonies, et quelques anonymes.

Je me suis rendu sur ces tombes plus particulièrement pour Paul Valéry. D'autres sont enterrés ici, mais c'est lui, l'homme de lettres qu'il a été, qui nomme le lieu « cimetière marin » ; sorte d'abysse où s'allongent les habitants du grand bleu pour expirer parmi les dieux. Dans ce poème, il écrit quelque part : « La mer, la mer, toujours recommencée. » Ce vers m'a happé, tel le garant d'un rythme onduleux.

« La mer, la mer… »

Déjà le fracas contre les rochers…

« … toujours recommencée. »

Il faut fermer les yeux, se le répéter :

« La mer, la mer, toujours recommencée. »

La série dure environ neuf, peut-être dix secondes. C'est une houle de temps clair que nous ne connaissons que très rarement dans le Nord, d'où je suis originaire. Sur nos plages, la mer est hachée comme un chantier d'écumes. Une nouvelle houle se referme dans un bruit d'eau précipitée.

Dix secondes entre les deux vagues.

Le poème reprend avec l'agilité d'un nageur, tandis que l'onde fond dans le sable avant la suivante.

Par ces quelques mots s'explique la position du cimetière, midi entre les hommes et les cieux.

À première vue, l'arrivée sur cette colline déconcerte. Au voyageur peu renseigné, l'évocation d'un cimetière marin laisse plutôt présager une sorte de lieu reclus au bord de l'eau, une grotte inaccessible où s'éteignent dans la discrétion les géants d'un monde abyssal.

Le lieu pourtant domine la baie ; il offre un spectacle qui ne semble connaître aucune interruption. De jour comme de nuit, l'horizon tremble, s'efface, forme à nouveau une ligne ininterrompue de ciel et d'eau. Les seuls à suspendre le spectacle sont les gens comme moi qui s'y invitent. Peut-être que lorsque je serai reparti de cette colline douce les conversations et les jeux reprendront. Les stèles continueront de se mouvoir et de se courber, loin du père Lachaise et de sa nécropole rangée. Ici, c'est le Sud, où les désordres accueillent. Pour l'enfant que je

suis, le plus gros d'entre eux est l'absence de marnage. Tout semble figé. Un calme de calcaire. La mer que je connais galope pour arriver au pied des cabines, jamais immobile, et déplace avec elle des lambeaux de nuages.

« Sète », c'est un nom qui a longtemps résonné en moi comme le bout d'un monde. Un nom sous le silence des dieux, un nom évoquant des poissons frits un jour de marché comme Ponge et ses « odaurades ». « Sète », un nom répété des heures durant le pédalage, comme le secret d'une potion pour m'y téléporter plus rapidement.

Je suis arrivé à midi, pour partager le déjeuner avec un amoureux de Paul Valéry que j'avais attiré jusqu'à mon vagabondage. L'homme avait des cheveux blancs surmontant des oreilles un peu tombantes, parlait chaque fois après une respiration très profonde, comme venue d'une douleur, et m'a apporté de précieuses informations sur son poète préféré.

Lorsque j'avais échangé avec lui avant de prendre la route, il avait achevé son courrier par : « J'ai quelque chose à vous dire, sur Cette et sur Paul lui-même. Quelque chose sur la bicyclette qui vous liera encore après votre voyage. » J'étais loin alors d'apercevoir cet homme tel qu'il m'apparaît aujourd'hui, avec sa peau tirée par le soleil et sa chemise bleue flottant dans l'air. Il m'avait paru singulier qu'il écrive toujours « Cette » dans son ancienne forme, comme s'il avait passé trop d'années à fouiller les archives et qu'il s'ennoblissait de

l'histoire, ses yeux toujours enfermés dans le noir et blanc du passé.

Alors que nous sortions du restaurant, il m'a raconté l'histoire de la bicyclette de « Paul », comme il l'appelait par la familiarité que lui conféraient des années de travail près de lui. Paul Valéry était un « bicycliste » de la première heure, l'un de ceux qui enfourchèrent leur vélocipède dans les années de Charles Terront et des premiers engouements pour ce sport, alors très coûteux. Paul Valéry avait vingt ans, à peu près mon âge, lorsqu'il avait découvert le plaisir du vélo. C'est en l'évoquant que j'ai appris la phrase de Mallarmé ; mon interlocuteur me l'a citée en me parlant de la joie d'« enrouler entre les jarrets, sur la chaussée, selon l'instrument en faveur, la fiction d'un éblouissant rail continu ».

Mallarmé, semble-t-il, n'aimait pas la bicyclette ; pourtant, en l'écoutant, j'ai eu l'impression de rembobiner quelques heures en arrière sur les routes qui défilent le long du Rhône. « La fiction d'un éblouissant rail continu »… Est-ce parce que l'on se sent guidé par la vitesse ?… Éblouissants souvenirs que les gorges de l'Ardèche…

Mais l'anecdote ne s'arrêtait pas là.

– Le plus croustillant, a ajouté le vieil homme avant que nous parvenions au musée, sur les hauteurs du cimetière, est qu'il se fit attraper par la police, autour de juillet 1911, dans le bois de Boulogne. Il roulait sur l'herbe avec sa bicyclette, il ne voulait plus s'arrêter. Voyez, c'est

amusant : Paul Valéry – P.V. – Procès-Verbal. Une correspondance qui devait l'étonner encore au tribunal…

Un peu plus tard, mon guide sétois a ouvert une note sur son téléphone. N'ayant pas ses lunettes, il m'a fait signe de la lire.

– « Je place par-dessus tout au monde la moindre parcelle de bonne humeur… Mon vice est une sorte de sobriété. Je supporte naïvement ce qui vient. »

J'étais conquis d'une telle synthèse : cette bonne humeur résumait mon état sur la route jusqu'à rencontrer ce vieil homme.

Nous avons discuté quelques heures encore de Paul Valéry et de l'« idée sportive », comme il l'appelait, avant de finir notre journée dans le cimetière, proche du musée. Sans se restreindre à une biographie stérile, l'homme m'a enseigné beaucoup sur Valéry. Il achevait souvent ses phrases par un « je vous le dis car c'est dans son œuvre, vraiment. » Nous finissons de parler du rapport de Valéry au sport, que je ne lui connaissais pas, lorsqu'il ajoute : « Nager, ramer jusqu'à l'extase, oui. L'eau universelle environne sa lecture, sa vie, et même, voyez devant le cimetière : c'est elle qui le rend à jamais Paul Valéry. »

En boutonnant sa veste de lin, le vieil homme qui me guidait en ses terres depuis le repas m'a conseillé *Le Bilan de l'Intelligence* et un passage d'*Autres Rhumbs* sur ce sujet pour compléter mes lectures.

J'étais tout proche de la tombe. Il l'a regardée et m'a lancé :

– Je suis très content de votre visite. Quand vous serez à Paris, passez au palais de Chaillot. Vous comprendrez pourquoi je vous ai tant parlé. Il y a sur le fronton ces pensées de Paul : « Il dépend de celui qui passe / Que je sois tombe ou trésor / Que je parle ou me taise / Ceci ne tient qu'à toi / Ami n'entre pas sans désir. » Je crois que ce sont les mots justes.

– L'œuvre parle pour l'artiste, n'est-ce pas ?

– Ce qui est juste aujourd'hui, c'est que vous avez réglé vous-même la distance avec Valéry, dans les ruines dans lesquelles nous sommes ici. Paul était un poète en gants blancs, quand je l'ai travaillé, il était aussi affairé à des ruines de l'humanité. Il a évité les fanatismes pour donner à voir, il a tout mis en doute. Son œuvre parle pour lui en cela : elle est l'expérience des limites…

Il a opiné du chef en me serrant la main, puis il a disparu.

J'avais passé quelques heures en compagnie de cet érudit, heureux que ce soit une telle rencontre qui colore les lieux.

Je me retrouvais seul face à la baie, le jour tombant. Au matin la route était bleu et rose, le soir à nouveau les couleurs revenaient d'une journée blondie par le soleil. La nuit allait être fraîche et brune, avec des étoiles attachées au-dessus de la baie comme des clous.

*

Le cimetière de Sète est particulier : il semble terminer la ville, comme une étape entre la vie et le retour aux éléments. À bicyclette, c'est une joie de contempler le paysage après s'être hissé sur les pentes des derniers kilomètres. Il y avait ce soir-là l'une de ces vues qui rappellent à l'homme qu'il est dans la nature comme une jambe sur chaque plateau d'une balance Roberval. Au bout de la ligne d'horizon bien sûr, la terre recommence – mais ce n'est qu'après une interruption légère, le temps de reprendre son souffle, qui dérange pour l'heure le voyageur à bicyclette que je suis. Valéry le voyait bien : au-delà, les voyelles sont plus rudes et gutturales. De toute part, les voix deviennent chantantes. La musique change tandis que du cap Gris-Nez à Sète s'étend une vaste partition pour le pédalage. Entre ses plages, le sol français est un territoire intermédiaire où l'on visite des contraires. Persistent toujours une église, une mairie, quelques fontaines et une boulangerie. Les variations se font bien… Mais, ici, on s'arrête. Dans l'odeur des graviers poussiéreux, au-devant des voiliers dont les feux se refléteront bientôt sur l'eau, on renonce au combat dans le balancement des flots.

Dès que je quitterai l'enceinte du lieu, la vie reprendra son cours. Les mâts du port tinteront plus clairement dans l'air à mesure que je m'en approcherai, les cageots des marchands glisseront au vent sur le quai. L'heure du bain sera finie. De ce tableau de tombes projetées d'ombres, il

me faudra partir. Bientôt, je devrai quitter la fabrique des kilomètres. Le soleil déjà s'éloigne de son domaine.

Rentrer.

M'immobiliser, comme un mouvement perpétuel où je redeviens chaque fois l'aventurier passif de mes lectures, avant de cavaler dans le pays pour les faire résonner.

Je remplis mes gourdes au bec d'un robinet improbable et je m'en vais.

Valéry est un hôte charmant : il m'a apporté malgré lui de l'eau pour tenir dans ce désert, des discussions, et même la colère tandis que je cherchais en vain le cimetière sous le soleil.

*

Au retour, en zigzaguant à bicyclette sur la ligne blanche tracée sur l'asphalte de la route, j'ai décidé de suivre les lignes noires des livres que j'aimais. De poursuivre ce genre d'épopée à ma mesure, comme les Mousquetaires de Dumas chevauchent à travers la France. À bicyclette et à la force des mollets, car c'est pareil d'être et d'être un lecteur.

Je me suis laissé prendre dans le roulis du territoire. Pour parvenir ou revenir à Sète, il faudra lire. Lire les œuvres, les cartes, les panneaux et les trajectoires, soit toute une géographie littéraire. En assimilant une épaisseur de signes jusqu'à en faire des symboles propres,

je me suis métamorphosé en ce cycliste qui vibre sur les aspérités du bitume ou du pavé, peu à peu plus à l'aise dans les passages techniques, puis en définitive ce *rouleur* qui apprend à voir des lignes de fuite dans les sentiers cahoteux ou entre les sapins en lacet.

Hemingway disait que c'est en « pédalant » un pays que l'on apprend le mieux ses courbes. J'ai tant bien que mal essayé d'anticiper les reliefs des personnages et les hauts-lieux du paysage que je m'attendais à rencontrer. Comme tout lecteur, je me suis trompé parfois à la première lecture, j'ai souffert de mon propre poids au-dessus des abysses. J'en ressors ivre de joie, titubant hors d'un monde dans lequel j'ai erré, conduit par un filin de hasard au cœur d'une aventure dont je ne garde que des détails.

À l'échelle d'une vie, comme un marin déchiffre le vent sur les vagues, la bicyclette permet à l'aventurier d'arpenter les montagnes à la recherche de soi-même face aux difficultés. De là naissent les plus solides fraternités. Cette errance, ces lignes : en voyageant à bicyclette nous sommes désormais chez nous, presque invité dans un moment d'enfance, dans un univers que nous ne pensions pas être le nôtre. Alors, nous avançons, pédalons, cadençons, puis nous nous retournons dans la plaine pour trouver un sens à tout cela. Cette pluie de petits chocs du hasard nous conduit dans une direction imprévue. Elle « nous donne brusquement une sensation nouvelle de l'existence de notre corps en tant qu'inconnu » qui nous rend sensible à « notre domaine vivant », disait

Valéry. De cette collection d'instantanés surgit un parcours entre les louvoyages, telle l'esquisse dont on trouve en définitive la trace qui la caractérisait déjà.

Il m'a fallu alors poursuivre ces bribes d'aventure.

En changeant de braquet entre les livres et les siestes, là où la fatigue couchait mes peines et mes rires, j'ai commencé à parcourir le pays à travers la littérature. J'ai appris à aimer les errances dans une France pleine de courbes et parfois capricieuse, une France vide et coupée par l'horizon, une France qui gigote et se passionne. J'y ai usé mes gommes, pneus, crayons et rayons, dans ce vieil hexagone regorgeant de personnages qui font de tout voyageur un sourcier, guidé par les surprises. Après bien des périples, ce que je ne pouvais imaginer à mon retour de Sète s'écrit désormais sur ces pages.